Ami du Clergé du 23 juillet 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XLVII. *10e Dim. après la Pentecôte :* La prière humble, 449.
Pour la fête de sainte Marthe. — « Une seule chose est nécessaire, » 451.
Mois de Marie. — XXXI. *Sermon de clôture :* La Salutation angélique, 453.
Pour une Journée d'Action catholique. — I. Tout chrétien est témoin du Christ, 455. — II. Le grand devoir de l'heure présente : agir en catholique, 457.
Les personnages évangéliques. — LXXI. Nathanaël, 460. — LXXII. La veuve de Naïm et son fils, 462.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

XLVII

10e Dimanche après la Pentecôte

LA PRIÈRE HUMBLE

Mes frères,

Les dernières lignes de l'évangile de dimanche dernier, lignes que nous n'avons pas eu le temps de méditer, nous racontaient le geste de Notre-Seigneur chassant les vendeurs du Temple et leur rappelant que sa maison est une maison de prière et non une caverne de voleurs. Celui d'aujourd'hui semble en être la continuation toute naturelle : Notre-Seigneur nous y apprend, en effet, comment nous devons nous comporter dans la maison de Dieu et comment nous devons y prier.

I

« Deux hommes, y lisons-nous, montaient au Temple pour prier. » On peut prier partout, m. f., parce que partout Dieu est présent et entend notre prière ; c'est ainsi que Daniel priait dans la fosse aux lions où on l'avait jeté, Ezéchias dans son lit où le retenait la maladie, S. Pierre dans la prison où il était enchaîné, et les premiers chrétiens demandant sa délivrance, dans la maison de Marc où ils étaient réunis. Il est cependant un lieu où Dieu aime nous voir prier : c'est le temple, c'est l'église, où il veut bien habiter au milieu de nous. Déjà sous l'Ancienne Loi il aimait à voir les Israélites venir prier dans le Temple que Salomon avait bâti. « J'ai sanctifié cette maison, avait-il dit à celui-ci, j'aurai toujours là mes yeux et mon cœur. » (I Reg., IX, 3). Combien plus aime-t-il à nous voir venir prier en nos églises, où il est réellement présent en nos tabernacles ! Nous avons le devoir d'y venir au moins chaque dimanche et en chaque fête d'obligation, mais combien il y aurait profit pour nous à le faire plus souvent si nos occupations nous le permettent !

Deux hommes, donc, montèrent au Temple pour y prier. C'est pour cela, en effet, qu'en doit venir à l'église ; ce n'est pas pour s'y distraire, pour admirer uniquement la beauté des cérémonies et des chants, ce n'est pas pour y rencontrer celui-ci ou celui-là et s'y entretenir avec eux durant le temps des saints offices, ce n'est pas pour voir ceux qui sont là ou s'en faire voir, admirer leur toilette ou leur faire admirer la sienne ; non, on doit y venir pour y prier. « Ma maison est une maison de prière, » a dit Notre Seigneur, il ne faut pas en faire une caverne de voleurs, c'est-à dire une maison de réunion mondaine, de dissipation, de conversations profanes ou de pensées volages.

De ces deux hommes venus au Temple pour prier, l'un était pharisien, l'autre publicain. Le premier était, en apparence du moins, un observateur scrupuleux de la Loi, jeûnait, faisait l'aumône, passait de longs moments dans la lecture des Saintes Ecritures, et pour tous ces motifs était considéré comme un saint par le peuple. Le second percevait les impôts au nom des Romains et pour cette raison était détesté des Juifs, qui fuyaient ces collecteurs de l'impôt comme des pécheurs publics.

Et ils l'étaient en effet, bien souvent. Ils étaient païens et idolâtres s'ils étaient romains, et s'ils étaient juifs, le fait de se mettre au service des oppresseurs de la Palestine en faisait des traîtres à leur patrie. Du reste, juifs ou romains, ils étaient presque tous voleurs et percevaient à leur profit une part des impôts qu'ils exigeaient.

Quoique si différents l'un de l'autre, le pharisien et le publicain se rendent néanmoins au Temple tous les deux, afin d'y prier. Apprenons par leur exemple que nous devons tous prier. Si nous sommes justes, ou pensons l'être, prions pour remercier Dieu de ses grâces et lui demander la persévérance à son service. Si nous sommes pécheurs, prions pour implorer le pardon de nos fautes et obtenir la grâce de mieux vivre à l'avenir.

II

Voyons maintenant comment pharisien et publicain se comportent dans la maison de Dieu et comment ils y prient.

Le pharisien, traversant les rangs des personnes présentes et déjà en prières, s'avance jusqu'auprès du sanctuaire et s'y tient debout. La première place qu'il choisit, sa pose, le regard qu'il promène sur ceux qui l'entourent, tout en lui manifeste son mépris pour les autres et son arrogance envers Dieu.

Sa prière n'est pas moins insolente que son attitude. « Mon Dieu, dit-il, je vous rends grâces... » Certes, si ce merci était sincère sur les lèvres du pharisien, il constituerait une excellente prière et nous ne saurions trop souvent nous-mêmes l'adresser à Dieu pour le remercier des grâces sans nombre qu'il nous accorde. Mais ce merci n'est qu'un prétexte, de la part de cet orgueilleux, pour signaler à Dieu ses qualités et ses bonnes actions. « Mon Dieu, dit-il, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont

voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de ce que je possède. » Ces qualités et ces bonnes actions seraient-elles réelles qu'il ne devrait pas en tirer vanité, car s'il a des qualités, c'est de Dieu qu'il les tient ; s'il a fait un peu de bien, s'il a évité beaucoup de mal, c'est parce que la grâce de Dieu l'y a aidé, car d'elle-même notre nature viciée est capable de tous les excès et sujette à toutes les misères.

Malgré le merci par lequel elle débute, la prière du pharisien ne peut donc être qu'odieuse à Dieu. Il se flatte de n'être ni voleur, ni injuste, peut-être n'a-t-il volé ni le bœuf, ni l'âne, ni le champ de son prochain, mais il vole en ce moment à Dieu sa gloire en se faisant honneur à lui-même d'avantages qu'il tient de Dieu. Il commet une souveraine injustice en prétendant que tous les hommes sont des voleurs, des malhonnêtes et des adultères. Il se trompe grossièrement en se préférant au publicain qu'il méprise. Sans doute, celui-ci s'est peut-être rendu coupable d'injustices, tandis que lui a multiplié les bonnes œuvres. Mais que valent celles-ci aux yeux de Dieu, si, comme il est probable, elles ont été inspirées par l'orgueil, si elles furent de sa part un moyen de se faire valoir, de capter la confiance du peuple et de masquer sous une apparence de vertu la pourriture du sépulcre blanchi qu'est son cœur ?

M. f., n'imitons pas le pharisien quand nous allons à l'église. Tenons-nous-y toujours dans l'attitude recueillie et respectueuse qu'il convient de garder en la présence de Dieu. Les anges du sanctuaire s'y tiennent prosternés et se voilent la face de leurs ailes, et nous, nous oserions nous tenir dans une attitude inconvenante, promener autour de nous des regards effrontés ? N'imitons pas sa prière surtout. Si nous nous souvenons devant Dieu du bien que nous avons fait et du mal que nous avons évité, que ce soit uniquement pour l'en remercier, puisque c'est à son assistance que nous le devons ; n'en tirons pas vanité, n'en prenons pas occasion pour nous préférer à nos frères et nous croire meilleurs qu'eux, car Dieu seul connaît leurs mérites et les nôtres.

Aussi bien, si nous voulons comparer notre conduite à celle des autres, pourquoi jeter les yeux sur ceux qui font moins bien que nous et non pas plutôt sur ceux qui font mieux, sur tant de saints, par exemple, qui ont pratiqué les plus belles et les plus hautes vertus ? En les considérant, nous serons tentés, non de nous enorgueillir, mais de nous humilier, en constatant que nous avons encore tant à faire pour leur ressembler, et loin de croire comme le pharisien que nous n'avons plus besoin de Dieu, nous le prierons de toutes nos forces pour qu'il nous aide à corriger les défauts qui nous restent et acquérir les vertus qui nous manquent.

III

C'est ce que fait le publicain. Ah ! combien son attitude diffère de celle du pharisien ! Comprenant que ses fautes le rendent indigne de paraître devant Dieu et de lui parler, indigne même de se mêler à cette foule de suppliants qui ne voient en lui qu'un pécheur public, il s'arrête sur le seuil du Temple et là, humblement incliné, les yeux modestement baissés, il se frappe la poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ! »

Si pécheur qu'il soit, si nombreux que soient ses défauts, il a bien aussi quelques qualités ; si grand que soit le mal qu'il a fait, il a sans doute aussi fait quelque bien ; il ne veut pas s'en souvenir, il ne veut pas s'en prévaloir devant Dieu pour être écouté de lui. Il ne s'occupe pas davantage des péchés des autres pour y trouver une excuse à ses propres péchés, il ne regarde ni devant lui, ni derrière, ni à gauche, ni à droite, mais, les yeux baissés, il se concentre dans la considération de ses fautes Il ne remarque même pas le pharisien qui, debout devant lui, jette sur sa personne des regards méprisants, et le remarquerait-il qu'il ne s'en indignerait pas, il ne s'en plaindrait pas, mais il conviendrait plutôt en lui-même qu'on le traite comme il le mérite, sa confusion et son repentir n'en seraient que plus grands et il n'en redirait qu'avec plus d'instance sa prière si humble : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur ! »

M f., voilà comment il nous faut prier nous aussi. Nos mérites, Dieu les connaît et saura bien les récompenser le moment venu ; ne songeons qu'à nos péchés pour les regretter et en demander pardon. Tous, si bons chrétiens que nous soyons, nous en avons à nous reprocher. Lorsque nous lisons la vie des plus grands saints, même de ceux qui avaient conservé leur innocence baptismale, la vie d'un saint curé d'Ars par exemple, qui ne rêvait que la solitude afin d'y pleurer sa pauvre vie, nous les voyons se déclarer à tout propos pécheurs et grands pécheurs. Ce n'était pas hypocrisie ni pieuse exagération de leur part. Ils parlaient en toute sincérité et se croyaient tels qu'ils se prétendaient. Ils n'avaient pas commis de crimes, mais ils sentaient que leur nature corrompue eût été capable de les commettre et que ce n'était que grâce au secours de Dieu qu'ils les avaient évités dans le passé et pourraient les éviter à l'avenir. Et c'est pour obtenir ce secours que, comme le publicain, ils redisaient en toute sincérité : « Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur ! »

Eh bien ! m. f., c'est cette humilité, cette défiance de nous-mêmes, ce regret des péchés passés, cette confiance exclusive en sa grâce pour éviter les péchés à venir, que Dieu aime à voir en nous. Ces sentiments lui plaisent parce qu'ils lui laissent toute la gloire du bien que nous avons fait et du mal que nous avons évité. Nous avons pu l'offenser, mais en nous humiliant de nos fautes, nous rendons hommage à sa sainteté, et en faisant appel à sa pitié nous honorons sa miséricorde et sa bonté. C'est ce qu'a fait le publicain et c'est pour cette raison que sa prière fut exau-

cée et que celle du pharisien ne le fut pas. Imitons le premier, prenons garde de ressembler au second, et chaque fois que nous prierons nous aurons, nous aussi, la consolation d'être exaucés de Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MARTHE

(29 juillet)

« UNE SEULE CHOSE EST NÉCESSAIRE »

Mes frères,

La famille de Béthanie, composée de Lazare et de ses deux sœurs Marthe et Marie, offre un intérêt tout particulier. D'abord en raison de son intimité, de ses rapports avec le divin Maître ; ensuite à cause de sa venue en notre pays, puisque, d'après la tradition, les trois frère et sœurs auraient apporté à la Gaule les prémices de la foi et le rayonnement de leurs vertus. Ceci explique la vive dévotion que la France leur a toujours accordée. Voulez-vous qu'ensemble nous méditions, pour notre instruction, ce que l'Evangile nous rapporte touchant sainte Marthe? Nous y trouverons matière à réflexion.

I. — *Visite de Jésus à Béthanie*

Sainte Marthe nous apparaît à trois reprises dans l'Evangile, et chaque fois elle est aux côtés de Notre Seigneur. Dans le premier récit, nous voyons le Maître, quittant Jérusalem, venir se reposer dans la douce atmosphère de Béthanie ; quand on sent autour de soi monter les suspicions et la haine, il est toujours agréable de retrouver la confiance et l'amitié.

Dans cette circonstance, Marthe fait comme beaucoup auraient fait à sa place : elle s'agite, s'active au travail, court çà et là, fiévreuse et préoccupée. Jésus sans doute vient d'arriver sans prévenir et elle veut néanmoins le recevoir dignement, lui offrir un repas convenable. Aussi est-elle mécontente de voir l'inactivité de Marie, et elle dit à Jésus : « Ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dites-lui donc de m'aider. » Mais elle reçoit pour réponse : « Marthe, vous vous préoccupez et vous troublez pour beaucoup de choses, or une seule est nécessaire ; Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée. » (Luc, x, 38-42).

Quelle leçon pour nous, m. f., dans cet épisode de l'Evangile! Nous aussi, comme Marthe, nous sommes bien souvent préoccupés par beaucoup de choses. C'est d'abord le souci du pain quotidien, avec les labeurs qu'il impose, les privations quelquefois, les calculs et les craintes souvent. Ce sont ensuite les soins à donner aux tout petits, l'éducation des enfants, la surveillance de la jeunesse et son établissement, mariage et métier.

Il y a ensuite les revers, les maladies, les accidents, les calamités générales et particulières. Et tout cela, c'est l'extérieur. Mais au-dedans tout un monde d'impressions et de sentiments s'agite et se heurte : pensées et jugements parfois contradictoires, les uns pris à l'Evangile, les autres empruntés à l'esprit du monde ; désirs variés, depuis les plus futiles jusqu'aux velléités de vertu et aux aspirations vers le bien, en passant par d'innombrables ambitions humaines ou temporelles.

Il y a encore nos affections et nos ressentiments, perpétuellement en flux et reflux, au gré de nos caprices et des circonstances. Il y a enfin nos essais, nos efforts pour le bien et nos faiblesses morales, nos espoirs et nos découragements, nos élans et nos chutes. Quel monde et quel chaos souvent !

Et pendant tout ce temps Jésus se tient à la porte de notre cœur et demande à entrer, apportant le bienfait de sa parole, le réconfort de son amour ; mais nous ne prêtons pas attention à son appel et nous ne savons point lui ouvrir la porte par le repentir ou la pénitence. Ou bien nous sommes en état de grâce, dans l'amitié divine par conséquent ; Dieu est donc là, dans notre âme comme dans son temple ; mais nous le laissons seul ; occupés de mille affaires plus ou moins vaines, nous n'avons pas le temps ni la liberté d'esprit nécessaires pour lui tenir compagnie : nous n'entendons point sa voix intérieure et nous lui parlons peu ou si mal dans des prières rares et remplies de distractions.

Mais voici que dans notre tumulte et notre agitation, retentit l'avertissement donné à sainte Marthe : « Vous êtes préoccupés par beaucoup de choses, or une seule est nécessaire. » C'est pourtant vrai ; la mort mettra fin à nos tribulations et à nos infirmités ; nous laisserons nos biens, nos amis, nos parents ; la gloire et les honneurs descendront avec nous dans la tombe, et les seuls biens qui nous accompagneront devant Dieu sont nos mérites.

Le tout est donc de s'enrichir spirituellement, de voir toute la vie sous l'angle de l'éternité, de faire chaque chose, même les plus humbles de notre devoir quotidien, dans un esprit de résignation et d'obéissance, d'accepter sans trouble la bonne ou la mauvaise fortune, de profiter des maux et de l'adversité pour faire pénitence, des biens et de la prospérité pour servir Dieu avec plus de joie et d'entrain. Retenez, m. f., la leçon donnée à sainte Marthe : « Une seule chose est nécessaire. » Le reste est utile peut-être, superflu bien souvent, mais il n'est qu'une chose qui soit indispensable : notre salut.

II. — *La résurrection de Lazare*

Pendant une absence du divin Maître, le frère de Marthe est tombé malade ; les deux sœurs ont envoyé vers Jésus pour lui faire connaître leur ennui ; puis les événements se sont précipités et un second courrier a porté aux rives du Jourdain la triste nouvelle : Lazare est mort. Alors Jésus est venu, n'écoutant que son cœur, apporter à son ami l'hommage de son affection, aux pieuses femmes la consolation et la joie après les larmes.

C'est Marthe qui le reçoit la première, s'étant portée à sa rencontre. « Maître, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Elle a confiance en Jésus, elle connaît son pouvoir merveilleux et elle ne doute pas de son amour, elle sait que lui présent, Lazare ne serait pas mort. Jésus lui dit : « Votre frère ressuscitera. » — « Je sais, lui dit-elle, qu'il ressuscitera au dernier jour. » Elle ne pense point voir de ses yeux, en ce jour même, Lazare sortir de son tombeau ; pourtant elle sait que « tout ce que Jésus demandera à son Père, son Père le lui accordera. » Est-ce à dire que Jésus, pour faire un miracle, aurait besoin d'appeler à son secours la puissance divine, à la façon d'un homme ordinaire ? Certes, Marthe ne le pense pas ; mais sa parole est obscure, Jésus veut que sa foi s'affirme claire et ferme : « Je suis, dit-il, la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra ; et celui qui vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. Le croyez-vous ? » — « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » (Jo., XI, 20-27).

M. f., la foi au Christ, Fils de Dieu, voilà ce qui nous manque, voilà la cause de notre agitation, de nos troubles, de nos ennuis. Nous sommes semblables à l'aveugle hésitant qui va se heurtant, parfois se trompe de route et se perd ; semblables au vaisseau qui, n'apercevant plus la lumière du phare, ne sait plus où aborder, cherche son chemin parmi les écueils au risque de se briser sur l'un d'eux ; semblables au pilote impuissant contre la tempête qui le secoue rudement et le fait dévier de son chemin.

Ce qui nous manque, c'est de voir nettement le but, le terme final et unique où tend notre existence avec son mélange de peines et de joies, de labeur et de repos, d'adversité et de prospérité ; si nous le voyions nettement, ce bonheur du ciel qui nous attend, si nous en comprenions toute la richesse, si nous en goûtions par avance, dans le mystère de l'union à Dieu par la grâce, la douceur et la suavité, nous serions fortement attirés vers ce Dieu d'amour. Alors nous ne serions plus hésitants, boitant à droite et à gauche comme disait le prophète Elie (III Reg., XVIII, 21), allant tout droit notre chemin vers l'unique nécessaire. Pour cela, il nous faudrait la foi.

Vous direz peut-être, m. f. : « Mais nous avons la foi, nous croyons en Dieu et en Jésus-Christ, nous ne songeons ni à nier la divinité du Christ ni à rejeter aucune des vérités que l'Eglise enseigne, nous sommes des croyants et non des hérétiques ou des athées. » — Soit, mais avez vous la foi sincère, la foi active et généreuse, la foi qui sauve ? Autre chose est de croire simplement aux promesses de Jésus, autre chose de travailler pour obtenir ses récompenses ; « ce ne sont pas ceux qui disent : « Seigneur, Seigneur, » qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté du Père céleste. » (Math., VII, 21). Combien y a-t-il de chrétiens de nom, qui se disent respectueux de l'Eglise, amis des prêtres et animés de bons sentiments ! Mais cela est affaire de caprice ou de sensibilité stérile et inopérante ; la vie chrétienne et le salut sont, au contraire, le fait de la volonté opérante et active.

Vous avez donc la foi, mais cette vertu est chez vous endormie. elle est un outil inutilisé, un talent improductif, une lumière sous le boisseau. Placez au contraire cette lumière sur le chandelier, c'est-à-dire, contrôlez à sa clarté vos jugements et désirs, sentiments et actions ; vous verrez mieux ainsi quelle importance et quelle place vous devez ou pouvez accorder à chaque chose, et vous trouverez le secret de l'ordre, de la simplicité, de la paix. Vous comprendrez alors, et vous serez à même d'y conformer votre vie, vous comprendrez, dis-je, la remarque de Jésus : « Une seule chose est nécessaire. »

III. — *Au festin de Simon*

Quelques jours ont passé depuis la résurrection de Lazare, la Passion est maintenant imminente et Jésus est venu faire ses adieux à Béthanie ; il est vrai que c'est Simon, dit le lépreux, qui reçoit le Divin Maître ; sans doute est-ce un de ses innombrables miraculés. Mais Marie et Marthe sont là, cette dernière occupée au service de la table comme au premier jour ; Marie, au contraire, s'approche de Jésus, brise un vase en albâtre, rempli d'un précieux parfum qu'elle répand sur les pieds de Notre-Seigneur.

Nous retrouvons donc les deux sœurs dans des attitudes tout à fait semblables à celles du début : Marie, tout occupée de Jésus, se tenant tout près de lui, recueillant ses paroles, lui apportant l'hommage de sa foi et de son amour, image de l'âme contemplative ; Marthe au contraire, toujours empressée et active, heureuse de son labeur et aimant ses fatigues, du moment que c'est pour Jésus.

Cependant, malgré la sobriété dont use S. Jean dans son récit : « Là on lui offrit à souper et Marthe servait » (Jo., XII, 2), on peut supposer que la leçon de Jésus lui avait profité. Elle avait dû réfléchir et méditer sur la portée morale d'un enseignement qui, certainement donné en toute douceur et charité, comportait néanmoins comme un reproche. Cette réflexion avait dû amener sainte Marthe à la conclusion suivante : « Le Maître a condamné non mon empressement à le servir, mais mon trouble ; il a désigné comme la meilleure la part de Marie, mais il n'a point dit que la mienne était mauvaise ; il a rappelé l'unique nécessaire, mais il n'a point condamné l'utile et l'agréable. »

Aussi Marthe a-t-elle gardé sa vie active, mais sans doute s'est-elle appliquée à la purger de l'agitation fiévreuse et du trouble, à y mettre de l'ordre et du calme, à tout orienter, de près ou de loin, vers l'unique nécessaire. C'est bien ce que nous devons faire nous aussi. Jésus ne nous demande pas de quitter nos travaux, nos familles et

nos biens, pour aller vivre dans la solitude du désert comme les anachorètes, ou dans le silence des cloîtres comme les moines ou les religieuses. Dieu nous laisse à notre place, à notre devoir, il nous demande seulement de ne pas oublier l'unique nécessaire et d'en faire le point de direction de toute notre vie.

Dieu sait de quoi nous avons besoin, sa bonté paternelle nous donnera, en temps opportun et comme il conviendra, le pain du corps et celui de l'âme; de plus, rien d'imprévu pour lui, rien d'irrésistible ne viendra bouleverser ses projets et ses vouloirs divins. Dès lors, notre vie est bien simple : faisons au jour le jour notre devoir d'état comme la part de travail que nous confie le Père de famille ; soyons résignés dans les peines, calmes et reconnaissants dans les joies ; sachons que les premières sont à la mesure de nos forces, qu'elles passent et laissent après elles des mérites ; que les secondes sont éphémères et ne sont que récréations, destinées à nous rendre des forces pour la tâche qui suivra. En un mot, mettons en pratique la recommandation de l'Evangile : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » (Luc, XII, 31).

* *

Je ne saurais mieux faire en terminant, m. f., que de vous proposer l'exemple de l'enfant : il ne se met en peine de rien, il ne craint pas l'avenir, il n'a pas de graves soucis, ses parents sont là, il le sait et il a confiance en eux. Plus jeune encore, il ignore même le mal, il ne connaît ni ne voit le péril, et, au milieu des plus graves dangers, cesse de pleurer et s'endort en paix dès qu'il est dans les bras maternels. Puisque Dieu est notre Père, puisque sa Providence nous conduit, inutile de nous mettre en souci, laissons-nous conduire tout simplement par les circonstances, qui sont dispositions divines. Ce qui ne veut pas dire : vivons selon nos caprices et nos passions ; mais : dans la ligne de l'obéissance et du devoir pour tout ce qui dépend de nous, dans l'abandon et la confiance pour tout ce qui échappe à notre volonté. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

XXXI

Sermon de clôture

LA SALUTATION ANGÉLIQUE

Mes frères,

Pendant ce mois de Marie, je me suis efforcé de développer dans vos cœurs l'amour de la T. S. Vierge et de vous montrer qu'en elle se trouvent toutes les vertus que nous devons pratiquer. En terminant, laissez-moi commenter la plus belle des prières que nous puissions adresser à la Mère de Dieu. Venu du ciel, que de fois l'*Ave* y remonte de la terre pour attirer sur nous, pauvres enfants d'Eve, les bénédictions de notre Mère des cieux ! Toutes les louanges que nous lui avons décernées au cours de ce mois béni s'y retrouvent. Ses privilèges les plus glorieux y sont énumérés. Tout ce que nous pouvons souhaiter de la T. S. Vierge s'y trouve également.

I

Je vous salue, Marie, pleine de grâce. La grâce, c'est la beauté, l'éclat de la sainteté rayonnant à travers le corps virginal de la T. S. Vierge et la transfigurant. Marie est pleine de grâce dans son corps. Si son divin Fils était le plus beau des enfants des hommes, belle est aussi la créature dont nos saints Livres chantent les attraits. Elle a le charme de l'aurore à son lever : *Quasi aurora consurgens.* Elle a la mystérieuse beauté de la lune au firmament : *Pulchra ut luna,* l'éclat resplendissant du soleil : *Electa ut sol.* La Sainte Ecriture, pour la célébrer, emprunte à la nature ses images les plus séduisantes. Elle est le lis dont la blancheur ravit, elle est la rose exquise par son parfum et son coloris délicat : *Lilium convallium, rosa plantata super rivos aquarum.*

Marie est pleine de grâce dans son âme. Jamais le mal ne l'a ternie de son souffle empoisonné. Seule entre toutes les créatures, elle n'a pas connu la corruption du péché. Son âme est le jardin fermé qui charme l'Epoux des divins cantiques. Mais ce n'est pas pour elle seulement, c'est encore pour nous, pour la pauvre humanité, que Dieu l'a faite l'océan de la grâce. Elle contient dans son sein très pur celui que les cieux ne peuvent contenir.

Dieu veut, ô Marie, que toute grâce nous arrive par votre ministère. Versez donc sur nous de votre surabondance. Rassasiez nos âmes affamées d'amour, nos esprits altérés de vérité. A nous tous, à tous ceux que nous aimons, accordez la paix ici-bas, la gloire dans l'éternité.

Dominus tecum. Marie peut tout parce que le Seigneur est avec elle. Toute la Trinité habite en celle que les saints Pères appellent « *complementum totius Trinitatis.* » Dieu le Père est avec elle : elle est sa fille chérie, l'objet de ses éternelles complaisances. Dieu le Fils est avec elle, car elle est sa mère bien-aimée. Dieu le St-Esprit est avec elle : elle est son temple de choix, son tabernacle de prédilection.

Dieu est-il avec nous, m. f. ? Après les épreuves les plus sanglantes et les plus douloureuses, à la veille peut-être de nouvelles catastrophes, où en sont nos institutions et nos lois ? Quelle place occupe Dieu dans la presse, la littérature, la radio... dans notre société ? Quelle place a-t-il dans les cœurs, celui du vieillard, de l'homme, de la mère, de l'enfant, quelle place dans la famille ? N'est-ce pas l'heure d'adresser à Marie une prière ardente ? Nous ne pouvons plus dire : « Gardez-nous Dieu. » Combien l'ont abandonné, l'ignorent, ne le connaissent plus ! O Marie, rendez nous Dieu, rendez à notre patrie le Christ son Roi, pour qu'elle re-

devienne une nation apôtre à travers le monde. Rendez Dieu à l'école, afin que les petits enfants apprennent à le connaître et à l'aimer. Rendez Dieu à la famille, pour que soient forts les liens sacrés qui la fondent.

Benedicta tu in mulieribus. Depuis le paradis terrestre jusqu'à nos jours, Marie est acclamée entre toutes les femmes. Toutes celles qui l'ont précédée ont été ses figures, leur gloire n'est qu'un pâle rayon de sa gloire, leurs services une faible image de ceux qu'elle nous a rendus. Toutes, devant elle, s'éclipsent comme les étoiles quand se lève le soleil.

Que les Juifs célèbrent Judith ! Chrétiens, nous célébrons en Marie la nouvelle Judith, qui a terrassé un ennemi plus redoutable qu'Holopherne et beaucoup plus dangereux : le démon. Qu'ils célèbrent Esther, la libératrice de son peuple! En Marie, nous saluons celle qui a sauvé le genre humain tout entier. Qu'ils admirent la mère des Macchabées, exhortant ses fils à la mort en leur montrant le ciel! En Marie, nous bénissons une mère qui nous soutient dans nos sacrifices, qui nous fortifie dans nos luttes, qui anime notre courage dans les épreuves. Dans les confesseurs nous vénérons sa foi, son héroïsme dans les martyrs, sa pureté dans les vierges, dans les mères son dévouement, dans toutes les femmes chrétiennes ses exemples et ses vertus. Bénissez-nous à votre tour, ô Marie, et faites que toujours, sur la terre, subsiste la race des âmes qui, marchant sur vos traces, feront bénir par les hommes Jésus, le fruit béni de votre sein.

Et benedictus fructus ventris tui, Jesus. L'humanité se trouve en présence de deux fruits : celui qu'Eve lui présente et celui que lui offre la T. S. Vierge. Celui d'Eve est le fruit maudit, le fruit de la mort : l'orgueil. Le fruit de Marie est le fruit béni, qui relève, soutient : Jésus. Dans son Incarnation, il a pris l'homme dans sa misère et l'a emporté jusqu'à Dieu, faisant du mensonge de Satan une splendide réalité : « *Eritis sicut dii.* Vous serez comme des dieux, » avait-il promis, mais sans tenir. La grâce de Jésus opère cette transformation.

Béni soit le fruit que l'amour sans mesure de Jésus a inventé : l'Eucharistie ! L'homme peut manger maintenant un aliment divin, le pain des anges, *panis angelorum.* Le fruit de Marie, c'est Jésus crucifié, mourant sur la croix, livide, défiguré. Jusqu'à ce jour, la croix avait été un objet de répulsion et de dégoût ; elle est devenue l'objet de la vénération et de l'amour des chrétiens depuis qu'à ce bois fut suspendue la victime de notre salut.

Béni soit donc, ô Marie, béni soit ce fruit de vos entrailles, Jésus. Bénie sa voix, qui faisait luire dans ses enseignements la lumière au milieu des ténèbres. Bénies ses mains, dont le contact guérissait toutes les maladies et les infirmités. Bénis ses pieds divins, fatigués par les longues courses à la recherche des brebis errantes, des brebis perdues. Bénis soient les yeux divins, qui ont scruté les misères des corps et les détresses des cœurs. Bénie la poitrine dans laquelle fut enfermé le Sacré-Cœur. Faites, ô Mère, que ce Cœur divin soit béni partout et par tous. Que par le Cœur sacré règnent la paix, la concorde, l'union entre les individus et les peuples du monde entier.

II

Mais pour nous mieux faire comprendre que Marie n'a été faite si grande, si belle, si bonne que pour Jésus et nous, son corps mystique, l'Eglise a ajouté aux paroles de l'ange et d'Elisabeth une ardente supplication. Elle nous fait dire à Notre-Dame : « Sainte Marie, etc. »

Sainte Marie. La T. S. Vierge est sainte et sa perfection surpasse en éclat celle des saints. Sa sainteté lui donne près de Dieu un plus grand pouvoir d'intercession. Mère de Dieu, ce titre a sur le cœur de son Fils un pouvoir spécial. Fils unique du Père, il est aussi fils unique de Notre Dame, qui participe ainsi à la fécondité du Père céleste. Auprès de votre Fils intercédez pour nous, ô Marie. Priez pour nous, car nous sommes de pauvres pécheurs ; c'est là un titre à votre compassion maternelle. Nous sommes coupables de tant de péchés, justement exposés aux punitions des fils ingrats ! Détournez de nous les châtiments divins.

Nunc. Priez pour nous maintenant. Ce *maintenant* est une portion de vie présente, pleine d'instructions et de dangers, c'est une petite vie en raccourci avec des mérites, des grâces. Vous savez aussi, mieux que nous, tout ce que ce *nunc* recèle de dangers. Mieux que nous vous connaissez les angoisses de notre chef, le vicaire de votre Fils, quand, au Vatican, il regarde l'univers.

Vous savez aussi les responsabilités de nos chefs temporels, en face des difficultés de l'heure présente, de la crise qui se prolonge et nécessite de nouvelles adaptations, en face de l'horizon qui se noircit, comme si un orage menaçait. Vous savez les souffrances des persécutés du Mexique, de Russie, d'Espagne, les églises qui flambent, vos sanctuaires déserts ou profanés. Ayez un regard spécial pour cette terre qui se dit avec fierté et repentir, au souvenir récent des jours mauvais, votre terre, votre royaume : « *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* » Comme nous avons besoin de vos prières pour couvrir les clameurs de blasphème, de vos mérites pour expier nos abandons, de votre secours pour redevenir foncièrement chrétiens !

Et in hora mortis nostræ. Un enfant dont l'Eglise examine les vertus pour savoir s'il mérite d'être placé parmi les bienheureux et les saints, disait avec raison que ceux qui ne voulaient pas penser à la mort étaient fous. La mort est en effet la grande interprète de la vie. Nous devons nous demander souvent : « Comment jugerai-je ceci et ceci sur mon lit de mort ? » Etre fidèle à cette pratique durant sa vie, c'est s'épargner bien des angoisses aux derniers moments. Quand la vie va cesser, quand on se trouve

sur le point de paraître devant Dieu, les années, le temps gaspillé se présenteront devant nous et en même temps se dérouleront toute notre vie, l'enfance, la jeunesse frivole ou pécheresse, les années toutes remplies de joies terrestres, de courses au gain, les grâces reçues, sermons, lectures, inspirations divines, sacrements, et nous nous demanderons ce que nous en aurons fait.

Nous ne voulons pas songer à la mort, parce que nous n'avons pas le courage de bien vivre. Nous craignons la mort, parce que nous ne sommes pas prêts. Nous avons raison de craindre. Heureuse frayeur que celle qui nous fera réfléchir au danger d'une mort imprévue ! Chaque matin, en ouvrant votre journal, cherchez dans la colonne des accidents : vous verrez que beaucoup de pauvres humains furent précipités dans l'autre vie au moment où ils n'y pensaient pas.

Il est vrai, au dernier instant, des choses se passent que nous ignorons. Le saint curé d'Ars n'assurait-il pas une dame que son mari, en se jetant dans un fleuve, avait eu le temps, entre le parapet et l'eau, de reconnaître son péché et d'en obtenir le pardon ? Toutefois nous aurions tort d'en tirer prétexte pour rassurer notre conscience, si elle a sujet de s'inquiéter. Qui pourrait se flatter d'une réconciliation finale avec Dieu, même si nous mourons paisiblement dans notre lit, chez nous ou dans un hôpital ? L'expérience ne montre-t-elle pas que la plupart des hommes n'attendent pas la mort ? Même les vieillards perclus d'infirmités se font illusion et plus encore les tuberculeux. L'entourage d'ailleurs est souvent complice et endosse une terrible responsabilité ; pour épargner une émotion, on préférera laisser une pauvre âme se damner.

L'arbre tombe du côté où il penche. Pour la mort, c'est peut-être plus vrai que l'on ne pense. Beaucoup meurent avant le dernier soupir. J'entends : meurent à la vie consciente. Les facultés sont engourdies, l'intelligence paralysée, l'organisme se débat, mais le malade ne se rend plus compte de rien. La mort commence souvent son œuvre par les sens. Elle crée autour du malade un isolement progressif. Les oreilles entendent de moins en moins, puis refusent tout service. Les yeux se voilent, le toucher devient insensible et la pauvre âme isolée ne peut plus communiquer avec les vivants. Comment alors suggérer des pensées de repentir ? Alors qu'il serait nécessaire de toutes nos forces pour un bon acte de contrition, si ces forces sont diminuées, engourdies, que se passera-t-il ? Si, en pleine vigueur, nous avons du mal à résister aux tentations, comment le ferions-nous à l'heure dernière ? Si jusqu'au bout le mal a eu pour nous des attraits, comment changerions-nous au dernier moment ? L'arbre tombera du côté où il penchait. On meurt souvent comme on a vécu.

Si la pensée de la mort doit stimuler notre paresse et nous faire réfléchir, si même elle nous fait trembler, elle ne doit pas nous effrayer outre mesure, si notre conscience ne nous reproche rien. Pour un baptisé, la mort c'est la porte par où il faut passer pour aller au ciel. « Il ne veut pas ouvrir à son juge lorsqu'il frappe, celui qui se souvient de l'avoir méprisé, dit S. Grégoire. Celui qui se sent rassuré par ses œuvres, aussitôt que le Seigneur frappe à la porte, lui ouvre et le reçoit avec joie. »

Ainsi les saints. Pour accueillir cette visiteuse que les vivants redoutent, François d'Assise voulut être étendu sur le sol. Il se fit lire l'Evangile de S. Jean. Ses frères, une dernière fois, chantèrent le cantique des créatures et lui, entonnant le psaume *Voce mea,* parvenu au verset : « Seigneur, retirez mon âme de sa prison afin qu'elle vous glorifie, les justes m'attendent, » rendit son âme à Dieu. François mourut en chantant.

L'aumônier du couvent encourageait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. « Je trouve, dit l'agonisante, qu'il y a besoin de résignation pour vivre .. Pour mourir, c'est de la joie qu'on éprouve. » Pour nous peut-être, nous préférerons redire les paroles de S. Hilarion : « Allons, mon âme, de quoi as-tu peur ? Pourquoi hésites-tu ? Voilà près de soixante-dix ans que tu sers le Christ et tu crains la mort ? »

Pour cette heure dernière, confions-nous aux soins maternels de la T. S. Vierge et nous pourrons l'envisager avec confiance. Notre fin sera le digne *amen* d'une vie consacrée à la louer et à la servir et le début d'une vie de gloire et de bonheur près d'elle, près de son divin Fils, pour l'éternité. Ainsi soit-il.

FIN

POUR UNE JOURNÉE D'ACTION CATHOLIQUE

I

TOUT CHRÉTIEN EST TÉMOIN DU CHRIST

Messieurs,

Je ne suis qu'un passant parmi vous, l'hôte d'un jour et qui s'en va sans se soucier même s'il laissera son nom en quelque mémoire. Certes, j'ai mieux à faire en cette journée d'Action Catholique où mes paroles ne doivent avoir qu'un accent : celui d'un appel aux armes, et qu'un but : celui de vous laisser une consigne à laquelle vous obéirez pendant longtemps, peut-être durant toute votre vie.

Aujourd'hui plus qu'à toute autre époque, Messieurs, il faut être chrétien.

Un chrétien, c'est un témoin du Christ. En vous disant cela, je ne fais que répéter la consigne donnée par Notre-Seigneur à ses Apôtres. Mais il me semble qu'il m'a laissé le soin de vous dire à quelles conditions et par quels moyens vous serez vraiment ses témoins dans les temps difficiles où nous vivons.

C'est ce que je veux vous exposer en cette brève allocution.

I. — *La consigne donnée par le Christ*

Au moment de quitter la terre pour retourner à son Père et retrouver les prérogatives de sa divi-

nité qu'il avait abandonnées pour venir sur la terre, Notre-Seigneur réunit une dernière fois ses Apôtres et leur dit : « Vous serez mes témoins, mes témoins ici, en Judée et en Samarie, mes témoins aussi là-bas dans le monde païen qui vous attend, mes témoins jusqu'aux confins de la terre et jusqu'à la consommation des siècles. »

Pensez vous, Messieurs, que cette retentissante parole, Notre-Seigneur l'adressait seulement à ces hommes qui étaient là devant lui ? Non, son regard perçait les horizons terrestres où s'était un instant enfermée sa personnalité divine ; il traversait les siècles et il distinguait sur tous les rivages de la terre ceux qui seraient un jour baptisés dans la lumière de sa vérité et dans la vertu de son sang.

Car voyez-vous, Messieurs, les paroles de Dieu ne connaissent ni le temps ni l'espace. Elles sont, comme lui-même, immenses et éternelles. Elles ont été prononcées pour remplir le monde et se répercuter de siècle en siècle.

Voilà pourquoi je puis ici, du haut de cette chaire, vous répéter ce message du Christ Jésus, parce que c'est vraiment à vous, Messieurs, qu'il s'adresse :

— Vous serez mes témoins... Comme mon Père m'a envoyé, moi je vous envoie, et partout où vous irez, vous rendrez témoignage de moi, le Christ Jésus.

Oui, tout chrétien digne de ce nom est témoin du Christ.

Qu'est ce qu'un témoin ? C'est quelqu'un qui a vu, qui a entendu et qui répète ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, qui affirme ainsi par sa conviction personnelle la réalité d'un fait et qui fait passer par son affirmation sa conviction personnelle dans l'âme des autres.

Messieurs, dites moi : qu'avez-vous vu ? qu'avez-vous entendu ? Je sais ce que vous allez me répondre. Vous allez me répomdre comme Madeleine aux Apôtres, comme les Apôtres à Thomas l'incrédule : « Nous, nous avons vu le Seigneur. *Vidimus Dominum.* »

Oui, vous l'avez vu derrière les voiles de l'Hostie, vous l'avez vu à travers l'histoire, vous l'avez vu dans son Eglise.

Et qu'avez-vous entendu ? Vous avez entendu la divine parole du Christ ; elle a frappé vos cœurs et elle les a subjugués. Vous l'avez entendue dans l'Evangile ; vous l'avez entendue répétée par les Apôtres et par les successeurs des Apôtres ; vous l'avez entendue dans l'intimité mystérieuse de vos cœurs, et vous avez redit avec l'Apôtre Pierre, en donnant à cette lumière qui vous envahissait toute votre âme et toute votre vie : « Oui, Seigneur, vous avez les paroles éternelles, vous êtes vraiment la lumière du monde. »

Comment, après cela, Messieurs, ne seriez-vous pas assez forts, assez hardis, pour crier à la face du monde, avec la foi des Apôtres, avec l'enthousiasme des martyrs : « Je suis au Christ, je suis chrétien ! » pour que le monde partage votre conviction et qu'il redise à son tour : « Je veux être au Christ, je veux être chrétien. »

II. — *Par quels moyens être les témoins du Christ*

Je vous entends, Messieurs, vous vous récriez :

— Nous, les témoins du Christ ! Mais comment ? Par quels moyens ? De quelle lumière et de quelle force disposons-nous donc pour pouvoir redire au monde une telle parole avec un accent si puissant et si sincère qu'elle oblige le monde à s'arrêter, à regarder, à écouter ?

Messieurs, c'est bien simple. Le vrai témoin du Christ est celui qui fait honneur au nom qu'il porte, qui affirme le fait dont il est garant et qui l'affirme par le témoignage de sa propre vie.

Faire honneur au nom que vous portez ! Messieurs, votre nom, c'est le nom de Dieu lui-même, ce nom qui sera inscrit au front de ses élus, c'est ce nom-là que vous portez, comme les enfants portent le nom de leur père... Votre nom, c'est aussi le nom du Christ, car tout chrétien est un autre Christ, constituant avec tous les membres de son Eglise une même réalité dont il est le chef, vivant avec lui d'une même vie dont il est le principe et l'aliment; vous représentez le Christ et vous portez son nom : vous êtes chrétiens.

Affirmez le fait dont vous vous portez garant !... Oh ! certes, il est bien loin dans le temps et dans l'espace, ce fait de la venue du Christ pour le salut du monde, sur la terre de Palestine, il y a dix-neuf cents ans. Mais ce fait est bien vivant. Il n'est pas seulement un grand souvenir de l'humanité enregistré par l'histoire, il n'est pas seulement une lumière qui brille sur le monde et une force qui le soutient : il est la raison d'être de notre destinée et le fondement de nos éternelles espérances.

Ce fait, Messieurs, il faut l'affirmer au monde par le témoignage de votre propre vie. Votre christianisme, en effet, doit être une vie, une foi vécue, une foi qui prend corps dans tout ce que vous dites et dans tout ce que vous faites, qui prend votre regard pour se refléter, vos lèvres pour s'exprimer, votre personne tout entière pour rayonner par votre exemple, car si on en croit des témoins qui se font égorger, on en croit aussi des témoins qui accordent leur vie avec ce qu'ils professent et qui proclament sans arrière-pensée et sans respect humain leur foi et leur amour.

* *

Toute vie chrétienne est un témoignage rendu au Christ Jésus, notre Sauveur. Soyez des chrétiens, Messieurs, soyez des témoins du Christ.

Dans le monde où vous vivez, dans la sphère où se déroule votre activité quotidienne, et partout où vous le pourrez, dites les paroles qu'il faut dire, faites les gestes qu'il faut faire, portez les initiatives de votre zèle et le rayonnement de votre influence, et cela sans vous lasser jamais et sans vous décourager.

Vous aurez toujours d'invincibles raisons de croire à l'efficacité de vos efforts et du succès de votre apostolat. Le P. Lacordaire disait à un

jeune homme qui voulait se dévouer : « Pour cela, il faut croire à son âme ! »

Croire à son âme, c'est croire à la mission sainte qui lui incombe de rendre témoignage de la vérité divine et par ce témoignage de sauver ses frères ; c'est croire à la vérité de l'enseignement du Christ et à l'efficacité rédemptrice de l'œuvre du Calvaire ; c'est croire à l'avènement et au triomphe du Christ dans le monde ; c'est croire que, le Christ ayant sauvé le monde, nous qui sommes du Christ, nous pouvons nous unir à lui pour le sauver à notre tour. Ainsi soit-il.

II

LE GRAND DEVOIR DE L'HEURE PRÉSENTE : AGIR EN CATHOLIQUE

Mes frères,

Je m'empresse de le dire : il n'entre pas dans mes intentions de tirer des événements dont nous sommes les témoins une leçon trop facile. Je préfère m'élever ici au-dessus des considérations que peut inspirer l'actualité et des préoccupations matérielles et morales que peut nous fournir la situation de plus en plus précaire d'un monde de plus en plus troublé.

Quand on jette un coup d'œil, même superficiel, sur la société contemporaine, on ne peut manquer d'être frappé de l'état de crise profonde où elle se débat et l'on en vient à dire d'elle ce que le prophète disait déjà du peuple prévaricateur : « Depuis les pieds jusqu'à la tête, ce n'est qu'une plaie ! »

Parce que nous appartenons à cette société, ni vous ni moi nous ne pouvons nous désintéresser de cet état de choses et de cet état d'esprit. Ma préoccupation — et je crois qu'elle est légitime — est d'attirer votre attention sur le mal et sur ses causes et de m'entendre avec vous sur le remède qui peut le guérir.

Vous dire quel remède peut guérir notre société moderne, n'est-ce pas de ma part de la présomption ?... Bien que la présomption ne soit pas dans mes habitudes, j'aurai cette présomption. Je n'ignore pas que c'est une lourde tâche que d'être appelé à faire le tableau du mal dont on souffre et surtout d'en dire le remède. Il me faudrait certes, pour le bien faire, un prestige d'autorité personnelle que ma parole n'apporte pas devant vous. Mais puisque telle est ma tâche, je l'aborderai donc résolument, non pas avec une confiance téméraire en mes propres forces, mais avec l'espoir que Dieu viendra au secours de ma bonne volonté et que vous-mêmes, tenant compte de mes efforts, vous voudrez bien me soutenir de votre attention et, s'il est nécessaire, de votre indulgence.

Après vous avoir brossé en une rapide synthèse le tableau de la crise morale dont nous souffrons, nous en chercherons le remède, et je vous dirai alors comment vous devez, chacun pour votre compte, vous efforcer de guérir la société, tout simplement en pensant, en agissant, en vivant en catholique. Etre un catholique d'action et de vie, voilà en définitive le mot d'ordre que ce soir je veux vous donner.

I. — *Le mal dont nous souffrons*

Il y a évidemment dans le monde, depuis quelque temps, depuis longtemps même, un mal profond, sournois, qui ne cesse d'étendre ses ravages. Il est sans doute plus sensible, parce que nous ne nous contentons pas de le constater, nous l'éprouvons et nous sentons qu'il est la cause initiale de notre vie incertaine et difficile.

Ce mal, les sociologues et les journalistes lui ont donné un nom. Ils l'ont appelé *crise,* et ce nom se qualifie suivant les organes sociaux qui sont atteints. Je n'envisagerai pas les différents domaines où le mal s'est manifesté. J'irai le chercher à sa racine même, au cœur même du corps social. La crise dont nous souffrons — on l'a déjà dit avant moi — est avant tout une crise morale.

Savez-vous, Messieurs, ce que c'est que le cancer ? Le cancer, nous disent les médecins, consiste en une association de cellules vivantes qui se mettent à vivre chacune pour soi. Chacune se prend pour ainsi dire pour fin dernière et vit sa vie. C'est dans le corps comme un égoïsme qui se propage, comme un individualisme qui absorbe tout, en mettant l'anarchie dans les autres organes.

Eh bien ! voilà le mal, — je vous l'ai déjà dit, — voilà le mal dont souffre notre société. L'individu, comme la famille, est rongé par cet égoïsme, qui se manifeste sous trois formes : l'égoïsme de l'ambition, l'égoïsme de l'argent, l'égoïsme du plaisir.

Mais le malheur a voulu que cet égoïsme étendît ses ravages, comme le cancer, à d'autres organes. La famille est constituée comme un égoïsme à deux. On ne sait plus comment elle est faite et pourquoi elle est faite. On en méconnaît la nature, on oublie qu'elle est un sanctuaire intime, qui a été voulu et bâti par Dieu, dès l'origine des temps, avec de la jeunesse, de l'amour, de l'espérance. On en méconnaît le but, qui n'est pas seulement d'être et de vivre, mais de durer et de survivre, et on le réduit à quelque chose d'égoïste et de passager, à soi-même et à aujourd'hui.

Et cet égoïsme a gagné la société tout entière. Il est devenu collectif, comme un mal contagieux devient épidémie. On l'a même cultivé sans voir qu'il serait un sauvageon aux fruits toujours amers. On l'a fait passer dans la vie à l'état de règle souveraine, et peu à peu dans la mentalité des masses à l'état d'habitude et de perfection. Et l'égoïsme a joué son rôle, qui est de fausser l'ordre des choses...

Et alors ? Alors, plus de limites aux ambitions de l'orgueil, aux cupidités de l'intérêt, aux haines sociales, aux luttes de classes et de peuples. C'est la spéculation avec ses tripotages. Ce sont les gouvernements désemparés, allant d'erreur en erreur, sans suite dans leur diplomatie. Ce sont les égoïsmes nationaux reprenant, en dépit

de leur défaite, leur rêve d'impérialisme ou à cause de leur victoire leur splendide isolement. C'est en un mot le matérialisme vouant la vie contemporaine à la tyrannie de la force brutale.

Voilà le mal profond dont nous souffrons, ce cancer social aux progrès rapides. Nous ne pouvons pas ne pas le voir sans nous en inquiéter si nous sommes clairvoyants, et sans en souffrir nous-mêmes si c'est un cœur chrétien qui bat dans notre poitrine.

Mais il ne suffit pas de vous avoir montré le mal, il faut en chercher le remède, le vrai remède, pour vous rendre à un espoir meilleur, vous donner confiance en lui et en vous : en lui, parce qu'il y a une efficacité souveraine en ce remède divin, en vous, parce qu'il y a une impérissable vitalité en notre être et en notre race.

II. — *Les remèdes que l'on propose*

Qui donc nous guérira de ce mal et rendra notre société contemporaine à la santé en la rendant à un idéal meilleur ?

Ah ! Messieurs, ils sont nombreux, ceux qui se sont inquiétés d'un tel état de choses et qui ont émis la prétention d'apporter le véritable remède à nos maux.

Les uns disent :

— C'est la science qui nous sauvera. Regardez ses conquêtes incessantes. N'est-ce pas à elle que nous devons de traverser l'espace avec rapidité, de transmettre en un instant notre pensée et même notre parole jusqu'aux extrémités du monde, de triompher du mal qui nous atteint aux forces vives de notre être ? Ayons donc confiance dans les promesses qu'au nom de ses conquêtes du passé elle nous fait pour l'avenir. S'il est encore des énigmes pour l'esprit humain, elle les déchiffrera ; s'il est encore des souffrances, elle les guérira ; et s'il est encore des désordres, elle les empêchera ou les réparera.

Oh ! certes, Messieurs, j'attends beaucoup de la science, de la science industrialisée surtout. Mais je n'ai pas dans la science une confiance absolue et je ne vois pas en elle le remède au mal dont nous souffrons. La science ne me parle que du monde expérimental qui m'entoure. Elle ne m'apporte que des parcelles de vérité résumées en des formules provisoires et approximatives. Si elle fait une découverte, c'est celle d'un nouvel abîme. Si elle écarte un mystère, c'est pour en trouver un autre un peu plus loin. Mieux que personne, je sais qu'il est des fléaux qui font trembler les foyers et qui les vident en prenant une mère à son enfant et un enfant à son père et contre lesquels la science ne peut rien ; et pour savoir si avec les progrès de la science ce sera dans mon pays l'union sacrée des classes et des partis, et dans le monde la paix et la fraternité entre les peuples, je n'ai qu'à prêter l'oreille aux rumeurs de la rue et aux échos de l'Europe.

D'autres disent encore :

— C'est la loi qui nous sauvera. Expression du droit, n'est elle pas quelque chose de sacré ? Il nous faut de bonnes lois. Nous proclamerons le devoir de servir et pour les autres le droit d'être servis. Nous dirons dans un langage ignoré de nos pères : « Droit à la vie, droit au travail, droit au savoir, droit à la propriété, droit à l'assistance, droit à tout !... »

La loi ! Oui, c'est une grande, une sainte et auguste chose qu'il faut respecter. Mais proposer la loi comme remède à notre mal, c'est reculer la difficulté, ce n'est pas la résoudre. La loi humaine, que voulez-vous ? faites-la meilleure, faites-la la plus sage du monde. Déclarez même qu'elle est intangible, immuable. Promulguez la sans perdre en discussions le temps des assemblées qui légifèrent... La loi n'est qu'une feuille de papier qui se déchire et qui s'envole, si elle n'est pas gravée dans les consciences et dans les âmes par ces habitudes de soumission, de respect, de discipline, de sacrifice, qui supposent obtenus précisément les résultats qu'on veut obtenir.

D'autres disent enfin :

— C'est la force qui nous sauvera. Nous renverserons au besoin par la violence l'ordre établi et toujours par la violence nous soumettrons l'individu et avec lui la famille d'une manière absolue à l'Etat tout puissant, à un Etat dictateur, reconstruit en un mécanisme inflexible comme la matière et la fatalité et nivelant comme un lit de Procuste les grands à la taille des petits, ou à un Dictateur-Etat, absorbant toutes les initiatives et repoussant tous les conseils.

Prenez garde !... La force, c'est certain, est un élément de solidité dans une société, mais à la condition d'être, non pas la force brutale, mais la force intelligente, la force au service du droit. Et même alors vous risquez de créer une tyrannie qui peut courber les fronts, faire baisser les yeux, plier les corps, mais pas les âmes, les âmes qui restent libres, qui se redressent dans toute leur dignité et disent à la force : « Tu ne nous as pas vaincues ! » Vous risquez d'imposer une servitude, qui, comme toute servitude, ne sera jamais acceptée, mais subie, jusqu'au jour où une violence nouvelle jettera votre force en bas de son trône dans la boue et dans le sang.

Et maintenant, Messieurs, que vous avez vu l'impuissance de la science, de la loi, de la force à remédier au mal dont souffre notre époque, à quoi ferez-vous appel ? Pas à l'intérêt, je suppose. Ce serait un singulier remède pour guérir la société de son égoïsme et la régénérer... A la morale ? Mais laquelle ? La morale sans Dieu ? Elle est sans autorité, sans sanction, donc sans obligation, et je ne vois pas comment elle peut s'imposer à la conscience...

Je suis plus hardi, Messieurs. Vous allez en juger. Pour remédier au mal de la société de notre époque, je fais appel à vous. Pourquoi ? Parce que vous êtes chrétiens, parce que vous êtes catholiques... Voilà le remède : c'est d'être catholique d'action, c'est d'agir en catholique.

III. — *Le remède au mal, c'est l'action catholique*

Etre catholique d'action, agir en catholique! Mais, Messieurs, savez-vous bien ce que cela veut dire? Pensez-vous que cela consiste en une prière dite vaille que vaille, bredouillée du bout des lèvres, tandis que la pensée vague à ses intérêts ou rêve à ses plaisirs, une messe entendue le dimanche à la hâte ou à moitié, une confession facile avec une contrition plus facile encore et une absolution quêtée entre un péché qui s'achève et un autre qui va recommencer, une communion de chaque année faite uniquement pour pouvoir dire : « Je ne manque pas mes Pâques, » en un mot, un ensemble de formalités matériellement remplies, d'actions dont on s'empresse de dresser les statistiques, de coutumes ou pour mieux dire de routines que l'on tient à ne pas laisser périmer, qui sont de peu d'intérêt en ce monde, mais qui ont pour but de nous assurer le salut dans l'autre? Pensez-vous qu'être catholique, agir en catholique, c'est cela et rien que cela?

Non, Messieurs, être catholique, ce n'est pas cela, ce n'est pas cacher une lamentable misère d'âme sous un beau et somptueux vêtement, dont on finit par se débarrasser quand il ne rend plus service. Etre catholique, c'est penser en catholique, c'est agir en catholique, c'est vivre en catholique.

Car vivre, c'est cela, c'est penser et c'est agir. Vous allez le comprendre.

Dans toute vie humaine, on peut faire deux parts : la vie intérieure et la vie extérieure. La vie intérieure, c'est notre pensée, en d'autres termes c'est le langage que nous nous tenons à nous-mêmes, l'entretien que nous avons avec nous-mêmes dans l'intimité de notre âme. Et c'est ce langage qui fait toute notre valeur. Car celui-là est un héros, celui-là est un saint qui, dans l'intimité de son cœur, en face d'une conscience à laquelle on ne peut mentir et qu'on ne peut tromper, se tient le langage d'un héros ou d'un saint.

Et notre vie extérieure, celle par laquelle on nous juge? Notre vie extérieure, c'est la traduction au dehors, dans nos paroles et dans nos actes, de notre vie intérieure.

Eh bien! Messieurs, pour vivre en catholique, pour donner à tous l'exemple d'une vie vraiment catholique et exercer sur ceux qui en sont les témoins une influence profonde et salutaire, il faut tout d'abord penser en catholique. Il faut imprégner nos pensées, j'allais dire imbiber notre âme de ce qui fait l'essentiel du catholique : de justice, de vérité, de charité, de miséricorde, d'indulgence, de loyauté et de désintéressement. Ainsi nous donnerons à nos intentions et par nos intentions à nos actes un but supérieur, un but qui nous dépasse, un but qui ne sera pas nous-même égoïstement servi, mais un but qui sera la pensée de notre voisin à secourir, son âme à sauver, un but qui sera la tâche à remplir, le devoir à accomplir, un but qui sera une haine à apaiser, une justice à rendre, une charité à faire, un but qui en définitive sera Dieu.

Voilà, Messieurs, comment votre action sera catholique. Elle sera catholique, vraiment, sincèrement catholique, si l'intention qui la dirige est catholique, si elle est dirigée vers un autre que vous-même et en définitive vers Dieu. C'est si simple à expliquer! Une action, c'est un mouvement. Qu'est-ce qui spécifie un mouvement? Sans doute le moteur d'où il émane, mais aussi le terme vers lequel il tend.

Votre action sera catholique si elle a son origine dans les intentions de votre âme catholique; elle sera vraiment divine si, désintéressée en tous les points de son parcours, elle a vraiment Dieu pour terme suprême.

Vous le voyez, Messieurs, en face du mal dont nous souffrons, ne dites pas : « Il n'y a rien à faire, à quoi bon? Qu'importe? »

De telles expressions traduisent une âme de vaincu; c'est la défaite acceptée d'avance. Ce n'est pas ainsi que nous avons remporté la victoire.

Ne soyez donc pas, Messieurs, des pessimistes, des négatifs, des résignés. Efforcez-vous de comprendre la pensée divine du Christ et inspirez-en votre vie, pour en inspirer par votre exemple et votre influence la vie des autres.

Action sur vous mêmes, action individuelle autour de vous, action sociale qui donnera à votre catholicisme toute sa valeur et étendra son influence, action organisée dans les œuvres, dans les groupements de tout ordre, où chacun en particulier et tous ensemble vous pourrez bénéficier de cette activité catholique, qui n'est qu'une forme de l'apostolat.

Soyez chrétiens! Oui, soyez les témoins du Christ, soyez ses Apôtres...

* *

Voilà votre tâche, Messieurs : agir en catholiques, être des catholiques d'action; je pense qu'elle est assez belle, digne de vos efforts comme de votre courage.

Au milieu de toute cette agitation contemporaine, en face du mal dont souffre notre époque, en face de cet égoïsme qui vient parfois chercher dans notre âme des complicités, en face de l'avenir qui nous paraît sombre et angoissant, il nous arrive d'interroger ceux qui sont chargés de veiller sur les intérêts supérieurs de la société, et de leur poser la question du prophète : « *Custos, quid de nocte?* Sentinelle vigilante, que se passe-t-il dans les ténèbres de la nuit présente? »

Il leur est facile de nous répondre :

— Dans l'intimité des consciences individuelles comme dans l'âme même de la société, il se livre toujours une grande bataille, une bataille plus douloureuse que les batailles de peuple à peuple, la grande bataille du Christ et du monde.

Et qui l'emportera, du Christ ou du monde, de

la vérité ou de l'erreur, de l'amour ou de l'égoïsme, de la vie ou de la mort ?

Messieurs, ne craignez rien. Ce sera le Christ... Il l'a dit, il l'a proclamé : « J'ai vaincu le monde. »

Vous êtes chrétiens, vous êtes soldats du Christ, c'est à la suite d'un roi vainqueur que je vous entraîne, Messieurs. En fait, le mal dont nous souffrons, vous le connaissiez déjà ; le remède, vous le connaissiez aussi. Votre tâche, vous l'aviez même commencée.

Je n'ai voulu en vous parlant que vous montrer à nouveau le but à atteindre et faire revivre en vous, s'il était nécessaire, le courage et l'espérance. Allez donc ! Ayez confiance ! Dieu vous guide de sa lumière et il vous soutient de sa force. Il est avec vous !

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXXI

NATHANAEL

Un des premiers soins de Jésus, dès le début de sa vie publique, fut de choisir quelques hommes d'élite dont il s'entourerait et à qui il communiquerait plus spécialement sa doctrine afin qu'après son retour dans le ciel ils puissent continuer son œuvre parmi les humains. L'usage était d'ailleurs très répandu, parmi les rhéteurs, les philosophes et même les prophètes, de constituer ainsi des écoles, afin de grouper un noyau de zélateurs autour d'une doctrine déterminée. Il n'y avait donc rien d'anormal à ce que Notre-Seigneur fît de même.

I

Or S. Jean-Baptiste, qui annonçait la gloire du Messie prochain, avait montré Jésus qui passait, à deux de ses amis, en leur disant : « Voici l'Agneau de Dieu. » Jean, le futur évangéliste, et André, frère de Simon-Pierre, à qui ces paroles avaient été adressées, sentirent aussitôt le désir de prendre contact avec le Sauveur du monde. Ils vinrent, au cours de l'après-midi, dans la maison où il demeurait, et connurent l'honneur de s'entretenir avec le Christ.

Cette première conversation, qui précéda de quelque temps leur vocation définitive, les remplit d'une ferveur telle qu'André se précipita aussitôt chez son frère pour lui annoncer qu'ils avaient trouvé le Messie et pour l'engager à venir le voir.

Dès le lendemain, Jésus décida de se rendre en Galilée, où il savait que l'attendaient d'autres âmes généreuses. De fait, il rencontra Philippe, originaire, comme Pierre, de Bethsaïda, petite bourgade voisine de Capharnaüm. Il lui dit ce simple mot : « Suis-moi. » Et telle était la force pénétrante de sa grâce que Philippe se sentit aussitôt convaincu : il se consacra, corps et âme, à celui en qui il reconnaissait déjà le messager du Très-Haut.

Il ne se contenta pas de croire : il voulut, sans plus tarder, faire œuvre de prosélytisme. Il connaissait beaucoup un certain Nathanaël, dont nous n'avons pas à faire l'éloge, puisque, comme on le verra bientôt, le Seigneur s'en est chargé lui-même. Telle était sa joie d'avoir trouvé Celui que les nations désiraient depuis tant de siècles, qu'il s'empressa de lui raconter sa découverte. Il lui dit que le Sauveur annoncé par Moïse dans la Loi et prédit par les Prophètes était enfin apparu sur la terre. Il lui indiqua même son nom, son origine, sa famille : il s'agissait de Jésus, qui avait passé toute sa jeunesse à Nazareth et que l'on connaissait universellement dans son pays comme le fils de l'artisan Joseph.

Une pareille nouvelle était quelque peu déconcertante. Beaucoup d'Israélites, même parmi les plus fervents ou les plus lettrés, s'étaient accoutumés à penser que le Messie se présenterait comme un prince dominateur, environné d'éclat et de puissance matérielle, pour restaurer le royaume temporel des Juifs. Les cœurs étaient encore si attachés aux choses d'ici-bas, les esprits si peu préparés aux lumières de la Loi nouvelle, que cette conception paraissait toute simple et naturelle. Elle n'excluait pas, d'ailleurs, l'idée d'un autre royaume qui serait céleste, celui-là ; mais elle ne pouvait s'appliquer en aucune façon à Jésus. Celui-ci, en effet, était pauvre, ignoré en dehors des frontières étroites de sa petite région ; il ne disposait d'aucune ressource pratique, d'aucun appui, d'aucune alliance pour se constituer en conquérant, lever des troupes et chasser les Romains de la Palestine.

Aussi le premier sentiment de Nathanaël fut-il une surprise incrédule. Comme il était sincèrement loyal, il ne le cacha pas à Philippe, et même il exprima son sentiment sous une forme dédaigneuse : « Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? »

Cela ne voulait pas dire que Nazareth et ses habitants eussent plus mauvaise réputation que bien d'autres. Mais ce n'était qu'une agglomération misérable et sans conséquence et nul n'y connaissait quelqu'un d'assez notable pour soulever le peuple élu et l'entraîner à la revanche dont il rêvait depuis longtemps. Philippe, avec beaucoup de bon sens, ne chercha pas à s'attarder à des démonstrations que, d'avance, il sentait inefficaces. Il préféra laisser à Nathanaël le soin de juger les choses par lui-même, après s'en être personnellement rendu compte. Aussi concis avec son interlocuteur que Jésus l'avait été à son égard, il répondit ce seul mot : « Viens et vois. »

II

C'était, évidemment, ce qu'il y avait de mieux à faire. Et, dans sa droiture, Nathanaël s'y résolut sur-le-champ. Lorsqu'il s'approcha du Maître, celui-ci se trouvait avec Jean, Pierre et Jacques.

Interrompant sa conversation, Jésus dit à ses disciples : « Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a pas de fraude. »

Il n'avait nullement l'intention d'insinuer que les Hébreux étaient des modèles de droiture. Bien au contraire, il connaissait trop l'hypocrisie des pharisiens, des sadducéens, et de tant d'autres qui allaient bientôt entrer en lutte avec lui ; il savait trop combien, au cours de toute leur histoire, les Hébreux s'étaient constamment dérobés à l'obéissance due à Jéhovah, pour leur accorder une louange qu'ils étaient loin de mériter. Mais il voulait donner son futur disciple comme le modèle que tous ses compatriotes auraient dû suivre pour se montrer dignes de la bienveillance que le ciel leur avait prodiguée.

Sa phrase avait été prononcée à voix assez haute pour être entendue de Nathanaël, qui s'arrêta, stupéfait, se demandant comment Jésus pouvait bien le connaître. Il se décida d'ailleurs à poser la question. Le Christ, qui tenait à le convaincre et à le gagner, lui répondit d'une façon plus étonnante encore : « Mais avant même que Philippe t'ait appelé, lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai vu. »

Que signifiait cela ? Il y avait une allusion qui devait demeurer secrète entre Nathanaël et le Sauveur, puisque celui-ci ne voulut pas s'expliquer davantage devant ses apôtres, pourtant accoutumés à recevoir ses confidences. L'Ecriture Sainte a imité sa réserve, de sorte que notre curiosité se trouve réduite aux conjectures. Il est bien sûr que le Maître parlait non pas des figuiers en général, mais de tel figuier en particulier, qui avait été témoin d'une scène importante dans la vie du néophyte. Mais à quelle époque remontait cet événement et surtout quel pouvait il être ? Beaucoup d'hypothèses sont permises, et certaines plausibles même, sans qu'il soit possible d'en étayer aucune sur un fondement indiscutable.

Serait-il téméraire de penser qu'à la manière de ses compatriotes, qui aiment à vivre au grand air, Nathanaël s'était assis ou étendu à l'ombre d'un figuier, peu de temps avant d'être interpellé par Philippe, et que là il s'était livré à une de ces méditations graves qui laissent de profondes traces dans l'existence d'un homme ? Peut-être songeait-il alors à l'avènement du Messie, que toutes les prophéties annonçaient comme imminent, ou à ce royaume des cieux que l'Ecriture dépeint comme devant être si magnifique. Peut-être scrutait-il sa conscience, pour discerner, entre les actions accomplies, celles qui avaient été agréables à Jéhovah ou celles qui auraient pu lui déplaire. Peut-être rêvait-il à l'avenir et se demandait il dans quelle voie l'appelait la Providence. Toujours est-il qu'il s'était passé sous le figuier quelque chose d'absolument intime et que ce « quelque chose » n'avait pas échappé à la connaissance du Christ.

Une telle pénétration dénotait des dons surnaturels : il fallait que celui qui en jouissait fût au moins un envoyé de Dieu, si toutefois il n'était pas le Rédempteur lui-même. Mais le seul prophète attendu alors était celui qui libérerait l'univers. Ecrasé sous cette preuve convaincante, Nathanaël poursuivit son raisonnement de la façon la plus logique. Il se vit contraint de proclamer que le Rabbi qui daignait s'intéresser à lui était vraiment le Fils de Dieu et par suite le roi d'Israël. C'est ainsi que la foi pénétra dans son âme.

Selon son habitude, le bon Jésus l'en récompensa aussitôt. Non pas, comme il devait le faire en d'autres circonstances, par un miracle sensible, car une telle démonstration n'aurait désormais rien ajouté à la croyance du nouveau disciple, mais par une promesse qui prenait alors toute la valeur d'une réalité certaine, puisque le jeune homme avait dès lors une confiance absolue dans la véracité et l'inerrance de son auguste interlocuteur. Ce dernier ne s'adressa pas du reste à lui seul, mais aussi aux trois amis qui se trouvaient à ses côtés et qui, eux aussi, avaient eu le mérite de se trouver parmi les premiers à croire. Il leur prédit que plus tard ils verraient le ciel ouvert au-dessus de sa tête et qu'ils apercevraient les anges de Dieu montant et descendant pour le service du Fils de l'homme.

Comme il arrivait souvent, Jésus s'exprimait par métaphores. Son langage revenait à exprimer la communication constante dans laquelle il se tenait avec son Père du ciel et l'autorité dont il disposait dans l'univers de l'au-delà, autorité qui le mettait à même d'accomplir ici-bas, sans le moindre effort, des merveilleuses actions absolument impossibles à l'ensemble des hommes.

Dès ce jour, Nathanaël se mit résolument à la suite de celui en qui il avait reconnu son Maître ; il se dévoua tout entier à la cause qui lui était apparue si radieuse et qu'il ne devait plus abandonner jusqu'à son dernier jour. Plus sage et plus généreux que cet autre jeune homme « que Jésus aimait » et que la cupidité de ses richesses avait empêché de marcher dans les voies de la perfection, il renonça à tout pour aider le Christ à conquérir des âmes au ciel.

III

L'Evangile ne précise pas tous les détails des pérégrinations apostoliques qu'accomplit Nathanaël à la suite du Seigneur. Il relate toutefois son nom dans une circonstance mémorable.

Une fois encore Jésus se trouvait sur les ruines du lac de Génésareth, mais, cette fois, après sa résurrection triomphale. Les disciples, que les circonstances avaient séparés de lui momentanément, se trouvaient dans la même contrée, dont ils étaient originaires, et s'y livraient à leurs occupations ordinaires, pour gagner leur pain de chaque jour. Simon leur avait annoncé qu'il se rendrait à la pêche et les autres lui avaient offert de l'accompagner. Ils partirent donc, un beau soir, dans une

barque, mais, de toute la nuit, ne purent prendre aucun poisson.

Tous ces faits semblent, à première vue, d'une banalité décevante ; mais c'est souvent par des voies très ordinaires que la Providence prépare les coups d'éclat par lesquels soudain elle se révèle. Lassés et contrariés, les pêcheurs malheureux revenaient à la côte aux premiers rayons de l'aurore et se préparaient à débarquer, lorsque Notre-Seigneur arriva sur le rivage. Il ne voulut pas, tout d'abord, se laisser reconnaître, et cela lui était d'autant plus facile qu'il pouvait, à son gré, modifier l'expression de sa physionomie ou aveugler leur entendement.

Il les aborda donc, comme un étranger qui circule sur la plage. Avec cette familiarité courante alors et dont on retrouve encore des vestiges dans quelques campagnes, il se mit à les interpeller : « Enfants, n'avez-vous pas quelque chose à manger ? » Il les provoquait seulement à avouer l'échec de leurs efforts. Mais pour qui connaît les règles rigoureuses de l'hospitalité dans l'Orient antique, une pareille demande était sacrée : du moment que l'inconnu semblait désirer qu'on lui donnât un peu de nourriture, il fallait à tout prix le satisfaire.

Cette circonstance ne laissa point de jeter S. Pierre, chef de la petite expédition, dans un cruel embarras : la barque était dépourvue de toute provision. Simon se vit donc obligé, bien à contre-cœur, de faire connaître le vain résultat de leur dur travail de la nuit. Le Seigneur lui répondit simplement en lui demandant de jeter son filet vers la droite. Sans grande espérance probablement, les pêcheurs obéirent, moins dans l'attente d'un butin quelconque que pour témoigner au passant qu'ils faisaient le possible pour déférer à son désir. Quelle ne fut pas leur surprise en constatant que le filet se remplissait à tel point qu'ils ne pouvaient presque plus le retirer, à cause de la multitude des poissons retenus dans ses mailles !

S. Jean fut le premier à se rendre un compte exact de la merveille : Jésus seul pouvait réaliser ce prodige. Il prévint aussitôt son collègue Pierre qui, pour saluer plus vite le Seigneur, se jeta à la nage, tandis que les autres amenaient à terre le filet chargé de cent cinquante-trois gros poissons. Le Christ partagea le repas qu'ils improvisèrent, puis il confia solennellement à Pierre la charge de paître ses agneaux.

Or Nathanaël est mentionné dans ce récit évangélique, et c'est même à cette occasion que S. Jean nous apprend qu'il était de la ville de Cana. Que devint-il ensuite ? Certainement il continua à prêcher la doctrine. Un certain nombre d'auteurs pensent pouvoir l'identifier avec S. Barthélemy, dont le nom (Bar-Tolmaï) signifie fils de Tolmaï, ce qui coïncide avec le patronyme du père de Nathanaël.

A titre documentaire, contentons-nous de rappeler une vieille tradition d'après laquelle Nathanaël, ayant, après son baptême, changé son nom en celui d'Ursin, aurait évangélisé une partie des Gaules et serait mort, sous ce vocable nouveau, évêque de Bourges. Au reste, l'essentiel est qu'il demeura, jusqu'à la fin, un zélé propagateur de la foi.

LXXII

LA VEUVE DE NAÏM ET SON FILS

Naïm est un petit village de la Galilée, que les Grecs appelaient Naïn et qui porte encore aujourd'hui le nom arabe de Neïn. Il est assis à flanc de coteau sur le versant septentrional de ce massif montagneux qui est désigné sur les cartes sous la dénomination de Petit Hermon et qui se trouve à peu près à vingt ou vingt-cinq kilomètres de Capharnaüm.

I

Nous savions déjà, par plusieurs des récits précédents, que Jésus avait fait de cette dernière ville une sorte de centre, d'où il rayonnait en tous sens pour aller prêcher sa doctrine et répandre le bien autour de lui. Un jour donc, il partit de Capharnaüm pour aller vers le bourg d'Endor, puis, poursuivant toujours son chemin vers l'ouest, il se dirigea vers Naïm.

S. Luc, le seul parmi les évangélistes qui relate le grand prodige que nous allons analyser, appelle Naïm une « ville » et, ce qui donne une certaine valeur à ce terme, c'est qu'il ajoute que le Christ approchait « de la porte » de la cité : il semblerait donc que Naïm fût entourée de remparts et constituât, par conséquent, une agglomération de quelque importance.

Toutefois il ne faut rien exagérer. D'abord, dans une contrée aussi pauvre et aussi désertique que la Palestine, les moindres bourgades prennent facilement figure de villes, par comparaison avec quelques hameaux qui, dans leurs alentours, parsèment la campagne et dont elles forment, en quelque sorte, les capitales ou, si l'on préfère, les chefs-lieux. En outre, il arrivait assez souvent que de tout petits villages fussent obligés de se fortifier, par crainte des bandes de pillards qui opéraient des razzias parmi leurs troupeaux de moutons. Quelle que fût, d'ailleurs, la population de la cité de Naïm, ce qui devait rendre son nom impérissable, ce n'était ni son étendue ni sa richesse, mais l'événement extraordinaire qui devait se produire dans sa banlieue.

Le texte officiel de l'Evangile nous dit que ce fait se produisit un peu après la guérison miraculeuse du serviteur du centurion ; quelques anciens manuscrits grecs fixent sa date au lendemain même de ce prodige.

Notre-Seigneur s'était donc décidé à quitter momentanément Capharnaüm et se dirigeait vers le point où sa prescience divine lui permettait de savoir qu'il trouverait l'occasion de manifester son pouvoir. Il n'était point seul. Les disciples l'entouraient, suivis eux-mêmes par une foule nombreuse que la renommée croissante de Jésus

avait attirée sur ses pas et qui se trouvait encore sous le coup de l'émotion produite par les merveilles tout récemment opérées.

Comme il le faisait très fréquemment, le Messie conversait familièrement avec ceux qu'il avait daigné élever au rang de ses amis ; il ne leur parlait pas de vaines futilités ou de questions terrestres, mais il commençait à leur inculquer les premiers rudiments de la Bonne Nouvelle, les principes essentiels de la foi. Et c'est ainsi que l'on cheminait, depuis plusieurs heures sans doute, lorsqu'on arriva enfin en vue du village de Naïm.

Or il y avait, dans ce bourg, une pauvre femme qui avait perdu son mari et demeurait seule avec son fils. Ce jeune homme lui même venait de mourir et l'on imagine sans peine le désespoir de la pauvre mère. Non seulement elle se trouvait frappée dans toutes ses plus vives affections et dans ses espérances terrestres, mais elle restait complètement isolée en face du rude problème de la vie quotidienne à gagner.

Dans notre pays et de nos jours, une femme arrive encore à résoudre une difficulté aussi angoissante : elle organise un commerce ou se procure une situation. Cela n'allège pas sa douleur intime, mais lui procure au moins ce qui est indispensable pour l'existence. Mais il y a vingt siècles, en Palestine, une jeune fille n'était nullement préparée à d'aussi redoutables éventualités Elevée dans une ignorance à peu près complète, presque perpétuellement claustrée, inapte à tout emploi, elle n'avait en perspective, lorsqu'elle se trouvait abandonnée, que la mendicité sous ses formes diverses, c'est-à-dire la misère et la faim.

Tant que la veuve dont nous parlons avait eu un fils, celui-ci lui avait apporté toute l'assistance nécessaire et l'avait protégée de son mieux, à la place de son père disparu. Mais il venait d'être enlevé à son tour, peut-être accidentellement, peut-être par un trépas subit, peut être à la suite d'une longue, pénible et coûteuse maladie. Et la mère désolée se voyait contrainte de pleurer en même temps sur son passé de bonheur effondré et sur son avenir menaçant.

II

Au moment où Jésus s'approchait de Naïm, son cortège se croisa avec la théorie funèbre qui accompagnait à sa dernière demeure le jeune homme prématurément décédé. Les deux groupes étaient considérables l'un et l'autre, car, nous l'avons dit, un grand nombre de curieux et de fidèles s'étaient mis à la suite du Christ et, d'autre part, le malheur qui s'acharnait sur la veuve avait ému les habitants du lieu qui s'étaient rendus en foule aux obsèques, afin de témoigner à la mère en deuil leur compatissante sympathie.

Dans les petits centres, en effet, il existe beaucoup plus d'intimité que dans les grandes villes où les locataires d'une même maison peuvent parfaitement demeurer absolument étrangers les uns aux autres. Au village, bien au contraire, les voisins ont constamment besoin de services réciproques. On s'emprunte tour à tour depuis les ustensiles de ménage jusqu'aux bêtes de somme. Il en résulte des relations incessantes qui se traduisent parfois par des querelles violentes, mais plus souvent par une bienfaisante cordialité.

C'est cette dernière hypothèse qui se réalisait dans le cas présent : la pauvre veuve sans appui avait apitoyé son entourage, si bien que chacun s'empressait, de la façon dont il pouvait, de lui apporter quelque consolation. Notre-Seigneur, lui aussi, se sentit ému à l'aspect d'une pareille détresse. On a souvent remarqué que le Christ manifestait volontiers les preuves de la sensibilité la plus délicate. Les narrations évangéliques en témoignent à plusieurs reprises, notamment lorsqu'elles rapportent des guérisons et surtout lorsqu'elles redisent ce mot immortel : « Misereor super turbam », qui retentira éternellement à travers les siècles et constitue le sublime résumé de toute la doctrine de charité chrétienne envers nos frères.

Jésus s'arrêta devant la mère qui se lamentait et se prit à lui donner d'abord une parole d'espérance : « Ne pleure point. » Il fallait toute l'autorité du Sauveur pour pouvoir hasarder, en ce moment là, une injonction aussi hardie. Si vous voulez bien vous mettre pour un instant dans la situation où se trouvait la veuve éplorée, comment apprécierez-vous l'intervention d'un inconnu qui se permet d'arrêter un convoi de funérailles, de troubler l'ordre des cérémonies, et tout cela pour prononcer un simple mot qui semble, tout au plus, amorcer une irréalisable et chimérique espérance ?

Mais la femme ne s'attarda pas à de pareils raisonnements, pourtant à première vue excusables. D'une part, Jésus lui apparaissait au milieu d'une foule qui accroissait son prestige extérieur et proclamait la confiance que l'on pouvait lui accorder. D'autre part, il émanait de lui cette influence surnaturelle et mystérieuse qui gagnait invinciblement les cœurs et prédisposait les esprits à croire absolument en lui.

L'évangéliste souligne d'ailleurs l'impression générale ressentie alors par tous les spectateurs, en employant, au sujet du Christ, l'expression souveraine : « *Dominus*, le Seigneur. » Jésus allait, en effet, se comporter non pas comme un bienfaiteur quelconque, mais comme le véritable Maître auquel la vie et la mort obéissent et qui n'éprouve pas plus de peine à rappeler ici-bas une âme déjà envolée dans l'autre monde, que nous n'en aurions à accomplir l'action la plus vulgaire et la plus simple.

Mais avant d'agir en dominateur, il tenait à laisser transparaître sa bonté. Ce qu'il y avait de plus urgent, ce n'était pas de ranimer le cadavre que l'on portait vers le cimetière. C'était d'apaiser le chagrin cruel qui torturait la survivante, car, si le mort pouvait attendre, chaque instant